e-Scripta Romanica
vol. 14 (2026): 151–168
ISSN 2392-0718
https://doi.org/10.18778/2392-0718.14.11

L'algospeak (algoridiome) contemporain : apports théoriques sur une néologie de l'offuscation et de la connivence

Contemporary algospeak (algoridiome): theoretical contributions to a neology of obfuscation and connivance

Anne Gensane
Université Paris Cité, France
https://orcid.org/0000-0002-7747-4509
annegensane@gmail.com

Résumé : L'article propose une théorisation de l'algoridiome plus connu sous le nom d'*algospeak*, ensemble de pratiques linguistiques visant à contourner la modération algorithmique sur les plateformes numériques. Il montre que ces pratiques reposent sur des procédés proches de ceux de l'argot ou du jargon, mais adaptés à des contraintes techniques spécifiques. À partir d'un corpus combinant des observations et un questionnaire mené auprès d'adolescents, l'étude propose une typologie des algogismes (modifications graphiques, métaphores, euphémismes, émojis, emprunts…). L'*algospeak* apparaît ainsi comme une réponse à une forme de contrôle algorithmique difficile à cerner, qui pousse les usagers à anticiper les risques de censure. Ces pratiques reposent sur une capacité à adapter son langage aux règles supposées des plateformes, et sur une compréhension implicite partagée entre utilisateurs. Elles se caractérisent également par leur instabilité : les formes évoluent rapidement, et soit disparaissent soit finissent par entrer dans le langage courant. Enfin, l'article souligne des enjeux éthiques majeurs : si l'*algospeak* permet de préserver la parole, il peut aussi atténuer ou même banaliser des réalités sensibles, et ainsi influencer la manière dont elles sont perçues et discutées.

Mots clés : algospeak, néologie, argot, jargon, éthique.

Abstract: The article offers a theoretical account of *algospeak*, understood as a set of linguistic practices aimed at bypassing algorithmic moderation on digital platforms. It shows that these practices rely on processes similar to those found in slang or jargon, but adapted to specific technical constraints. Based on a corpus combining observations and a questionnaire conducted with adolescents, the study proposes a typology of algogisms (graphical alterations, metaphors, euphemisms, emojis, borrowings, etc.). *Algospeak* thus appears as a response to a form of algorithmic control that is difficult to grasp,

Received: 2026-03-31; Verified: 2026-05-21; Accepted: 2026-07-07
© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC-BY-NC-ND 4.0 (https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/)

Funding Information: Université Paris Cité. **Conflicts of interests**: None. **Ethical Considerations**: The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools**: Not used.

prompting users to anticipate the risks of censorship. These practices rely on the ability to adapt language to the assumed rules of platforms, as well as on a shared implicit understanding among users. They are also characterized by their instability: forms evolve rapidly, disappear, or sometimes become integrated into everyday language. Finally, the article highlights major ethical issues: while *algospeak* makes it possible to maintain expression under constraint, it can also attenuate or even trivialize sensitive realities, thereby influencing how they are perceived and discussed.

Keywords: algospeak, neology slang, jargon, ethics.

1. Introduction générale

Depuis le début des années 2020, le terme *algospeak* s'est progressivement diffusé pour désigner différentes pratiques linguistiques observées sur les plateformes numériques modérées telles que *TikTok*, *YouTube*, *Instagram* ou encore, par exemple, *Twitch*. Ces pratiques, au départ, consistent à modifier volontairement certaines formes linguistiques afin de permettre la communication de contenus susceptibles d'être sanctionnés par les dispositifs automatisés de modération, tout en maintenant l'intelligibilité du message pour les destinataires humains. Les mécanismes précis de ces usages linguistiques restent encore peu étudiés d'un point de vue lexicologique en France et en français. En particulier, l'*algospeak* n'a pas encore été véritablement théorisé en néologie ou en argotologie francophones[1]. Or, les pratiques regroupées sous ce terme reposent sur une importante créativité lexicale qui rappelle certains phénomènes bien décrits en argotologie, et spécifiquement la fonction cryptique voire crypto-ludique de l'argot, traditionnellement définie comme la capacité à rendre un message opaque à un destinataire extérieur tout en préservant l'intercompréhension au sein d'un groupe (cf. Goudaillier, 2019).

Cet article se propose d'interroger ces phénomènes en posant la question suivante : dans quelle mesure les procédés lexicogéniques produits dans les discours numériques actuels traduisent-ils une reconfiguration de la fonction cryptique, et quelles conséquences sociolinguistiques pouvons-nous observer ? Nous faisons l'hypothèse que l'*algospeak* – ou algoridiome ne repose pas sur des mécanismes linguistiques entièrement inédits, mais sur l'ajustement de procédés et fonctions argotiques et jargonniers, et dont la spécificité tient aux contraintes de publication et de diffusion propres aux plateformes numériques. Il s'agira dès lors de montrer comment ces contraintes influencent la néologie et la portée discursive des énoncés.

La recherche repose sur une analyse qualitative et typologique des procédés, attentive à leurs conditions d'émergence et à leurs fonctions. Cet article ne vise donc pas à proposer une analyse statistiquement représentative des usages observés, mais à élaborer un cadre interprétatif permettant de penser les formes contemporaines de ce dit contournement linguistique en contexte numérique. Le corpus mobilisé est envisagé comme un champ d'investigations multiples et sert surtout à mettre en

[1] À l'heure où nous écrivons ces lignes, mis à part dans les articles de presse, le terme *algospeak* demeure principalement documenté dans des travaux anglophones. Il convient par ailleurs de souligner la difficulté à ancrer l'analyse « dans le temps », dans la mesure où les résultats seront nécessairement publiés avec un décalage temporel susceptible d'en atténuer l'actualité (2025).

évidence certains mécanismes discursifs permettant d'identifier des régularités, de formuler des hypothèses.

Dans cet article, nous proposons d'analyser l'*algospeak* sous trois angles principaux. Premièrement, nous décrivons le cadre empirique en présentant l'historique du terme, sa définition et ses liens avec l'argotologie, ainsi que le corpus mobilisé pour cette étude. Deuxièmement, nous examinons les pratiques langagières et la matérialité du signe dans l'*algospeak*, en proposant une typologie des procédés lexicogéniques. Enfin, nous abordons ses dimensions identitaires, temporelles et éthiques.

2. Parler sous contrainte algorithmique : enjeux néologiques et sémiotiques de l'*algospeak*

2.1. Définitions

Les pratiques que le terme *algospeak* (fracto-composition associant la forme tronquée de *algorithm*, et *speak*) désigne existaient déjà avant l'apparition du mot. Le phénomène a aussi été connu dans une moindre mesure quelques années avant sous le nom de Voldemorting[2] comme fait d'éviter de nommer explicitement certaines personnes ou thématiques afin de ne pas attirer l'attention algorithmique (Van Der Nagel, 2018), ou encore plus tôt sous l'appellation *netspeak* (Crystal, 2006). La médiatisation du terme, notamment dans la presse américaine, a contribué à sa diffusion et à sa reconnaissance comme objet d'étude à part entière. Il reste difficile d'en dater précisément la première occurrence ou d'en identifier l'auteur. On considère pour autant généralement que « le mot algospeak a été utilisé dès 2016 sur les réseaux sociaux. Cependant, le terme était alors peu connu. » (*Dictionary.com*, traduit par nos soins) ; plus précisément, cet usage précoce aurait été attesté sur *Twitter*. On soulignera également qu'« une entrée pour ce terme a été créée sur *Urban Dictionary*, probablement inspirée par l'article de Lorenz » (*Wordorigins.org*, traduit par nos soins). Ce dit article (2022) aurait ainsi marqué un tournant dans la diffusion du terme.

On entendra ici par *algospeak* dans son sens premier les différentes stratégies linguistiques que les usagers mettent en place pour modifier volontairement la forme graphique (néologie de forme) ou sémantique (néosémie) de leurs énoncés afin d'évoquer des contenus susceptibles d'être sanctionnés par la modération automatisée, tout en restant compréhensibles pour d'autres utilisateurs. Ces formes répondent donc à un besoin, tout en montrant une forte capacité de renouvellement et de production. L'exemple des pratiques d'*algospeak* illustrent ainsi ce que Sablayrolles (2017 : 80) décrit comme la grande diversité des conditions d'énonciation du néologisme. En l'occurrence, ici, nous pensons à cette spécificité qu'est son élaboration stratégique anticipée. Cette caractéristique rend l'analyse plus complexe : elle met en évidence une création lexicale fortement influencée par des contraintes extérieures. Dans les études, surtout anglophones, l'*algospeak* est

[2] Ce terme fait référence au personnage de Voldemort dans le roman Harry Potter, dont le nom est évité ; ce qui éclaire par analogie la pratique consistant à contourner la nomination explicite de certains sujets.

généralement défini comme un phénomène d'auto-censure linguistique en vue du contournement des sanctions algorithmiques, soit selon Badouard :

> le signalement des internautes ; la détection automatique de contenus problématiques ; l'invisibilisation (couramment appelée « shadowban ») (2021 : 22).

En bref, l'*algospeak* naît d'une volonté d'adaptation stratégique à des dispositifs techniques sur lesquels les usagers n'ont que très peu de prise. Les règles de modération sont en effet souvent opaques[3], et susceptibles d'évoluer sans préavis.

2.2. L'algospeak en argotologie

L'instabilité des formes pourrait rendre difficile l'identification des unités lexicales et rappelle alors les analyses de la créativité lexicale en argotologie[4], où la variation et le renouvellement sont des caractéristiques essentielles (cf. Napieralski & Gensane, 2026). Par ailleurs, il est intéressant de noter que l'*algospeak* est absent des travaux des argotologues de l'école parisienne[5], alors que les fonctions de l'argot et du jargon sont étudiées depuis plusieurs décennies. En effet, dès les travaux fondateurs de l'argotologie moderne à la fin du XX^e^ siècle (cf. François-Geiger, 1989), l'argot a été analysé comme un phénomène lexical conditionné par des fonctions spécifiques, au rang desquelles figure la fonction cryptique. Celle-ci est indissociable de contextes de surveillance et/ou d'exclusion symbolique, dans lesquels le cryptage linguistique apparaît comme une stratégie de cohésion et de protection communautaire, ainsi que de jeu. L'argot constitue un phénomène social et culturel, producteur d'identité et indissociable de rapports de pouvoir mais aussi d'(auto)surveillance. À ce titre, les conditions techniques contemporaines peuvent être selon nous appréhendées comme des institutions de contrainte comparables aux autorités humaines auxquelles l'argot s'est historiquement confronté. Or, force est de constater que l'argotologie s'est encore peu saisie de cette mutation de la « contrainte ».

Les théories argotologiques nous permettent pourtant de penser l'*algospeak* selon un cadre particulier. Elles distinguent l'argot du jargon de façon rigoureuse et plus spécifiquement fonctionnelle : là où le premier est fortement associé à des fonctions identitaires et cryptiques, le second se caractérise par une dimension avant tout pratique, en tant que ressource lexicale spécialisée visant l'efficacité communicationnelle dans

[3] À titre indicatif, la *Partnership for Countering Influence Operations* (PCIO), de la *Carnegie Endowment for International Peace* a interrogé la liste de standards communautaires de treize réseaux sociaux et plateformes de messagerie (*Facebook*, *Gab*, *Instagram*, *LinkedIn*, *Pinterest*, *Reddit*, *Signal*, *Telegram*, *TikTok*, *Tumblr*, *Twitter*, *WhatsApp* et *YouTube*) ; les standards de certaines plateformes sont beaucoup plus longs, complexes et/ou détaillés que ceux d'autres. Les standards communautaires de *Twitter*, par exemple, étaient à ce moment de l'analyse presque deux fois plus longs que ceux de *Facebook* et plus de cent fois plus longs que ceux de *Signal* (Bateman, Thompson, Smith, 2021).

[4] Ceci ne semble échapper à personne ; par exemple, dans un article journalistique très documenté, Prévost emploie les termes de « dialecte », « sorte de louchébem contemporain », et même de « bilinguisme » (Prévost, 2022).

[5] Nous appelons ici « argotologues de l'école parisienne » les chercheurs regroupés au sein d'une association informelle qui se concentre sur une argotologie moderne. Cette tradition prend sa source dans le *Centre d'Argotologie,* fondé en 1986 par Denise François-Geiger, et s'est poursuivie sous la direction de Jean-Pierre Goudaillier épaulé par David Szabó, dans une perspective sociolexicologique, ainsi que, notamment, par Andrzej Napieralski et Anne Gensane qui adoptent une approche socionéologique (ENEOLI – COST Action CA22126, WG 3.8 : « Argotisms and neologisms »).

des contextes situés. Toutefois, en contexte de contrainte, cette fonction peut se rapprocher d'un contournement des normes. À ce titre, comme nous allons le constater, l'*algospeak* contemporain peut être envisagé comme un point de jonction entre argot et jargon, montrant la relation entre adaptation pragmatique et dynamiques de reconnaissance collective. Nous incluons également les dilogies ou encore appelées *dogwhistles*, qui désignent les messages plus ou moins codés en direction de son groupe de pairs, en raison de leur caractère souvent politique et surtout sujet à controverse (cf. *Grand Dictionnaire terminologique, Office québécois de la langue française*).

Enfin, nous noterons que l'*algospeak* concerne aussi la dimension sonore et en sens repose sur une compétence sémiotique des plus élargie. En effet, dans les contenus audiovisuels, le cryptage passe par des stratégies de masquage audio : l'insertion de sons ou de silences artificiels au moment de la prononciation de termes jugés sensibles. Le mot n'est pas remplacé par un autre lexème, mais rendu perceptible par son absence même qui devient signifiante dans le contexte discursif. Il nous faut donc comprendre que les usagers doivent être en mesure d'articuler des indices sémantiques, graphiques, et alors même sonores et plus généralement contextuels pour reconstruire un référent implicite. L'*algospeak* doit donc selon nous être envisagé comme un phénomène discursif construit par faisceaux d'indices sémiotiques. C'est donc aussi le cadre d'une analyse sémiotique qu'appelle l'analyse de l'*algospeak*. En particulier, il nous faudrait observer plus en détail le principe de coopération et surtout le « sens implicite » qui est

> tout sens qui n'est pas directement associé aux signifiants d'un message, mais qui est conjecturé, calculé, à partir des signifiés normalement associés aux signifiants de ce message (Klinkenberg, 2000 : 319–323).

L'*algospeak* constitue une illustration contemporaine du sens implicite tel que décrit par Klinkenberg, dans la mesure où le message ne repose plus sur le sens explicite des mots, mais sur une interprétation contextuelle partagée par une communauté, permettant de contourner les contraintes imposées par les algorithmes. Ces pratiques demandent ce que l'on pourrait appeler une compétence techno-linguistique, c'est-à-dire : savoir adapter son langage en fonction de ce que les utilisateurs imaginent des règles de modération automatique.

Après avoir défini l'*algospeak* et situé ses enjeux théoriques, il importe désormais de présenter le corpus mobilisé pour cette étude. Celui-ci constitue le point d'ancrage empirique à partir duquel seront analysées les pratiques observées.

3. Corpus

Le corpus combine des observations des pratiques langagières sur plusieurs plateformes numériques contemporaines (*TikTok*, *Instagram*, *YouTube* et *Twitch*)[6] avec des réponses à un questionnaire[7] recueillies entre janvier et mars 2026.

[6] Les observations de pratiques sur les plateformes relèvent d'un repérage, principalement en novembre et décembre 2025, destiné à re-contextualiser les données déclaratives.

[7] Le recours à des données déclaratives permet d'accéder non seulement aux pratiques, mais également aux représentations et aux stratégies conscientes des locuteurs, dimension particulièrement pertinente

Celui-ci visait à documenter les pratiques auto-déclarées d'*algospeak* chez les adolescents qui sont particulièrement actifs sur ces plateformes. Le choix de ce public se justifie également par le rôle historiquement central des jeunes dans les pratiques néologiques argotiques[8]. Mais il convient de souligner que ce dispositif présente plusieurs limites. D'une part, le corpus ne prétend pas à une représentativité sociologique parfaite : il s'agit d'un corpus situé, et cette localisation permet d'analyser des pratiques langagières telles qu'elles sont vécues et interprétées par un groupe d'usagers confrontés à des contraintes similaires. D'autre part, les données recueillies reposent sur des déclarations, et non sur l'observation directe de pratiques effectives, ce qui peut introduire des biais liés la mémoire ou à la réflexivité inégale des répondants face à leurs propres usages linguistiques.

L'échantillon se compose de 112 répondants scolarisés dans 7 classes d'un lycée général, technologique et professionnel de la région de Douai (Nord de la France). La répartition par genre est relativement équilibrée (46 filles, 64 garçons, 1 personne se déclarant « autre » et 1 préférant ne pas répondre). Les âges s'échelonnent principalement entre 15 et 17 ans, avec une minorité d'élèves plus âgés.

Le questionnaire visait à explorer les usages et représentations de l'*algospeak* chez ces adolescents et jeunes adultes. Il comprenait des questions fermées (fréquence, connaissance et usage des formes modifiées) et des questions ouvertes (exemples, stratégies et motivations). La passation s'est déroulée en présentiel, dans le cadre scolaire, sous garantie d'anonymat, et a été supervisée par leur professeur de français. Les données ont fait l'objet d'un traitement mixte, relevant d'une approche qualitative à appui quantitatif. Les réponses fermées ont été exploitées de manière descriptive afin de dégager des tendances générales dans les pratiques déclarées. Les réponses ouvertes ont été analysées de manière inductive : nous avons identifié des régularités sémantiques et fonctionnelles, puis avons élaboré une catégorisation des procédés évoqués par les répondants. Cette catégorisation, basée sur un tri thématique, regroupe les formes similaires selon leur morphologie et leur sens. Elle a donc contribué à la construction de la typologie proposée dans cet article.

La présente étude vise à dégager des tendances et des hypothèses de travail susceptibles d'être approfondies et testées ultérieurement. Le corpus de lexies constitué à cette occasion est par ailleurs appelé à être réinvesti dans nos[9] travaux ultérieurs, selon des focalisations plus ciblées. Ainsi, dans le cadre d'autres recherches, l'analyse portera plus directement sur les lexies elles-mêmes, en privilégiant une approche appuyée sur un nombre accru d'exemples. Ce travail est actuellement en cours, mais il ne constitue pas l'objet du présent article, dont l'ambition, nous le rappelons, est avant tout de proposer un cadre théorique et typologique général.

dans le cadre de pratiques d'anticipation de la modération.

[8] La notion même de « parler jeune » demeure difficile à circonscrire empiriquement, en raison de l'hétérogénéité des pratiques qu'elle recouvre.

[9] Il n'est pas exclu que nous rendions ce corpus accessible en *open access*. Nous invitons les chercheurs intéressés à nous contacter : ce corpus, à la fois complexe et étendu, gagnerait à être partagé et exploité collectivement, afin d'enrichir les recherches sur les pratiques langagières en contexte numérique.

Nous commencerons par décrire la matérialité de ces pratiques grâce aux corpus pour ensuite dégager des tendances qu'on y a trouvées concernant l'identité, la temporalité et les effets discursifs éthiques.

4. Proposition de description des algogismes français

4.1. Proposition d'une typologie

En 2024, Fillies et Paschke identifiaient sept procédés linguistiques mobilisés dans les pratiques d'*algospeak*, que nous traduisons et reportons dans le tableau 1.

Tableau 1. Typologie selon Fillies et Paschke (2024 : 137)

1. Changement d'ortographie vers une ortographie inconnue « @v0rt!On » pour « abortion »
2. Changement d'ortographie vers une ortographie inconnue « porn » pour « corn »
3. Abréviations (« SA » pour «sexual assault »)
4. Représentations picturales (usage d'éemoticônes)
5. Paraphrase (« unalive» pour « kill »)
6. Réaffectation de mots existants (« Accountant » pour désigner des travailleurs du sexe)
7. Réssemblance phonétique (« not see » pour « Nazi »)

Différents exemples proposés entre 2023 et 2026 prennent place dans cette catégorisation. Nous pourrions citer Steen et al. qui indiquent en avoir « compilé à partir de sites web et des réseaux sociaux en préparation du recrutement de participants » (2023, traduit par nos soins), ou encore le recueil de Moskal et Supernak (2026), et plus largement les travaux de Calhoun et Fawcett (2023), Leal-Arenas et Corizzo (2024), Hughes et al (2024) et Aleksic (2025).

Parmi les lexies que nous avons collectées, un grand nombre correspondent à ce que nous avons déjà identifié comme des argotismes dans nos travaux antérieurs. Nous postulons dès lors une première fois que certains « algogismes » peuvent être considérés comme des argotismes, différenciés principalement par leur motivation première, sans exclure que d'autres motivations ou fonctions puissent rejoindre celles de l'argot (ce que nous serons amenée à analyser plus tard dans ce travail). Nous proposons d'employer le terme « algogisme » pour désigner toute unité lexicale ou phraséologique produite ou adaptée dans un contexte d'*algospeak*. Chaque algogisme implique une transformation volontaire pour contourner la modération automatisée, et sa survie dépend surtout de sa capacité à passer inaperçue.

Le tableau 2 synthétise notre typologie de procédés lexicogéniques d'algogismes[10], inspirée du tableau de Sablayrolles et Pruvost (2019), bien qu'il soit encore évidemment à parfaire dans nos recherches futures, et promis à de plus ou moins importantes modifications. Cette typologie sert d'outil pour relier les catégories identifiées dans la littérature à celles qui émergent de notre corpus, en combinant observation empirique et réflexion théorique.

[10] Comme précisé plus tôt, les données déclaratives ont été mises en regard d'observations ponctuelles de contenus publics (commentaires, légendes, *hashtags*), permettant de confirmer la présence effective des procédés décrits.

Tableau 2. Typologie d'algogismes actuels répertoriés

MATRICE EXTERNE	Emprunt	
MATRICE INTERNE	Morphologique	Singlaison : sigle ou acronyme ou initiale
		Substitution avec astérisque
		Suppression partielle type syncope
	Morphologique-sémantique : construction, imitation et déformation	Substitution par des émojis
		Substitution par des élément de couleur
		Substitution par des chiffres ou symboles ressemblant
		Substitution phonétique, peut donner lieu à découpage
		Argot à clef
		Composition
	Syntactico-sémantique : changenent de sens	Métaphore
		Antonomase
	Phraséologique	Périphrase euphémisante
		Détoumement sémantique, défigement

4.2. Description des procédés lexicogéniques de la typologie

Nous remarquons que beaucoup de procédés relevés reposent sur une modification morphologique[11] du signifiant, observable à travers la multiplication de formes dérivées d'une même lexie (par exemple : « s€x », « s3x3 », « sx », « s*xe »). Ces transformations utilisent des procédés variés : la siglaison (« PC » pour « plan cul »), la réduction à l'initiale (« V » pour « viol »), la suppression partielle (« sucide ») ou encore la substitution graphique (« A$$ » pour « ass »), ce qui peut d'ailleurs faire penser au *leet speak*[12]. Le verlan (« yekou » pour « couilles ») et la construction qu'est la composition (« testiboules » pour « testicules » + « boules » désignant les testicules de manière imagée) illustrent aussi des procédés de combinaison lexicale.

D'autres procédés reposent sur des formes de cryptage morpho-sémantique, fondées sur des mécanismes de ressemblance. On observe ainsi des substitutions par émojis (👆 pour le sexe masculin), par codes chromatiques (le bleu pour la violence, en lien avec les marques corporelles que sont les bleus), ou encore par des chiffres et symboles graphiquement proches (« v!ol »). À cela s'ajoutent des transformations à dominante phonétique, pouvant aller jusqu'à des formes de découpage (« Suisse ide » pour « suicide »).

La métaphore (« tour de pise » pour sexe masculin), l'euphémisation (« faire ses affaires » pour avoir des relations sexuelles) ou encore l'usage de désignations

[11] Nous pourrions voir dans cet *algospeak* une réactivation de certaines pratiques graphiques rappelant le célèbre « langage SMS » ou « texto » (*cf.* Anis, 2003) du début des années 2000. Toutes deux peuvent certes répondre à un besoin pratique et technique : les pratiques SMS étaient fondées principalement sur une économie de moyens, mais les variations graphiques de l'*algospeak* sont étroitement liées, elles, à la contrainte de la modération.

[12] Le *leet speak* était originellement connu des programmeurs et/ou hackers : il consiste à substituer chiffres et lettres se ressemblant.

indirectes telles que l'antonomase (« une Anne » pour une escroquerie[13]) opèrent à une transformation plus directe du sens. Ces formes permettent de référer à des réalités sensibles sans les nommer explicitement. Elles instaurent une mise à distance du référent, facilitant à la fois le contournement des dispositifs de modération et le maintien d'une certaine acceptabilité sociale des énoncés. Des procédés phraséologiques sont donc mobilisés, reposant sur des formes de reformulation discursive telles que la périphrase (pour en citer d'autres : « site de gens tout nus » pour désigner un site pornographique, ou plus atténuatives : « rendre les étoiles plus jolies » pour se suicider). On observe d'ailleurs également des phénomènes de détournement sémantique, incluant des références culturelles ou ludiques (« jouer au Uno » pour désigner des relations sexuelles), qui reposent sur une connivence interprétative.

Parallèlement, nos observations nous ont conduite à intégrer l'emprunt à des matrices externes comme procédé à part entière, incluant des formes surtout issues de l'*algospeak* anglais (« corn » pour *porn*), mais aussi du nouchi (« goumin » pour une peine profonde)[14], plus furtivement de l'arabe (« keh » pour prostituée), ou encore du rromani (« bicrave » pour la vente de drogue). On peut également observer que certains mots sont délibérément choisis pour donner l'impression d'un emprunt à une langue étrangère à tendance arabe ou d'Afrique noire, alors qu'ils résultent souvent de tendances ou de modes propres aux réseaux sociaux, à l'instar de termes comme « dih » (pénis). Nous avons pu avoir accès, grâce au professeur de français ayant distribué les questionnaires, à leur manière de prononcer ce mot, soit : [diɦ]. Il pourrait pourtant s'agir d'une siglaison issue de l'anglais : *Dick In Hands* (pénis dans la main), selon l'*Urban Dictionnary*, ou d'une troncation de *dick* (pénis)[15]. Sortant du cadre de l'emprunt, un nombre important de mots demeure en suspens et nécessite une analyse plus approfondie, et c'est le cas, par exemple, de « faire un boulot » (avoir des relations sexuelles).

Enfin, il convient de souligner que ces procédés peuvent fréquemment se combiner au sein d'une même forme. Ainsi, une unité comme « ide » articule substitution par un émoji, transformation phonétique et découpage graphique. De même, l'association entre le viol et la couleur violette repose sur une proximité phonétique.

Il est également intéressant de mettre ces observations en regard des données recueillies auprès des enquêtés. Les stratégies les plus fréquemment déclarées sont la réaffectation sémantique et la paraphrase (58 répondants), suivies des substitutions par chiffres ou symboles (44 répondants), de l'usage d'astérisques (32), des émojis (28) et de la découpe ou de l'ajout d'espaces (26). L'ajout de caractères non signifiants

[13] Ceci est une référence à une escroquerie sentimentale où une femme prénommée Anne a été trompée par des fraudeurs se faisant passer pour Brad Pitt, leur envoyant près de 830 000 €.

[14] Les emprunts sont fréquents dans l'argot contemporain (cf. Gensane, 2026). Pour autant, la prédominance du nouchi dans notre corpus est surprenante par rapport aux résultats habituels de nos analyses.

[15] Nous soulignerons également l'occurrence « la D », prononcé de façon anglophone, soit : [di] dans un morceau de Theodora, chanteuse populaire en France (dans son morceau *Fashion Designa*, sorti en 2025). Si nous nous intéressons un peu plus tard dans ce travail à la circulation des algogismes, il nous semble important de noter ici que le rap peut avoir un rôle déterminant dans la vitalité de certains termes.

apparaît légèrement moins fréquent, bien que restant notable (21 répondants). En revanche, des procédés tels que la substitution phonétique ou le changement de langue demeurent minoritaires (respectivement 7 et 3 répondants). Il convient toutefois de nuancer ce dernier point, dans la mesure où le changement de langue n'était pas proposé initialement mais ajouté dans une catégorie libre (« autres ») ; on peut ainsi supposer que sa fréquence réelle est sous-estimée. Dans l'ensemble, ces données viennent corroborer la typologie proposée.

4.3. Illustration indicative

Le tableau 3 présente un relevé de deux thèmes retenus en guise d'illustration. Ce choix permet de mettre en évidence des usages intéressants du corpus, tant par leur fréquence que par la variété des formes mobilisées.

Tableau 3. Fréquences et formes d'expression de deux thèmes du corpus : sexualité et viol

SEXUALITÉ

Lexie	Occ.	Définition	Procédé
doro	70	Sexe masculin, avoir des relations sexuelles	Emprunt au nouchi
paf	44	Sexe masculin	Emprunt à un ancien argot
BZ	30	Avoir des relations sexuelles	Substitution phonétique et siglaison
🍆	27	Sexe masculin	Substitution par un émoji
🍑	22	Sexe féminin	Substitution par un émoji
avoir faim	16	Désirer sexuellement	Métaphore
kayakobémé	15	Avoir des relations sexuelles	Création avec connotation de l'emprunt
🍒	14	Poitrime	Substitution par un émoji
boulot	13	Avoir des relations sexuelles	Semblablement création – origine obscure
ken	12	Avoir des relations sexuelles	Verlan suivi de troncation
avoir la dalle	10	Désirer sexuellement	Métaphore
s3x3	5	Sexe	Substitution par des chiffres

VIOL

Entrée	Occ.	Procédé
V	35	Siglaison
couleur violette	25	Substitution par un élément chromatique
🟣	17	Substitution par un émoji
💜	12	Substitution par un émoji
🟪	6	Substitution par un émoji
rapport/geste non consenti	4	périphrase

Le champ lexical de la sexualité met en évidence en premier lieu une forte présence de « doro » (ce mot est le plus fréquent du corpus total), emprunté au nouchi. Le mot « paf » est attesté dans la littérature populaire (par exemple chez

San-Antonio) et témoigne du fait que le renouvellement lexical ne repose pas uniquement sur la création, mais également sur la réactivation de ressources. Par ailleurs, « ken » est issu d'un processus de verlanisation bien connu des pratiques argotiques contemporaines (« niquer » < « quer-ni »), suivi d'une troncation. Plusieurs lexies relèvent de transformations à dominante phonétique et graphique ; c'est le cas de « BZ », qui constitue une siglaison fondée sur une proximité phonétique avec « baiser », ou encore de « s3x3 », qui mobilise une substitution par chiffres. Les emojis 👆, 🍑 et 🍆 permettent d'évoquer le sujet de façon implicite et ludique. Les autres métaphores alimentaires (« avoir faim ») et le néologisme « Kayakobémé »[16] renforcent cette dimension de jeu et de complicité.

À l'inverse, parler du viol est plus indirect. Le terme « V » domine (35 occurrences), suivi de l'annotation simple : « couleur violette » (25) et des emojis 🟣, 💜 et 🟪. Ces codages visuels et euphémismes permettent d'atténuer la gravité du sujet et de prendre de la distance, montrent une prudence.

Au-delà de la description des procédés lexicogéniques, il convient désormais d'interroger la manière dont les utilisateurs interprètent ces formes et les compétences qu'ils mobilisent pour les comprendre.

5. Identité, temporalité et éthique de l'*algospeak*

5.1. Production identitaire et réaction à l'autorité linguistique

Nous considérons que l'*algospeak* interprété dans une filiation argotique se justifie principalement par le rapport qu'il entretient à la norme linguistique et aux formes d'autorité qui la régulent. Comme l'argot de manière générale, il utilise volontairement des formes que l'on peut qualifier de non standard, adaptées à un environnement considéré comme contraignant. La production de ces formes participe ainsi à la construction d'une pratique linguistique délibérément située en marge, d'une déviance linguistique assumée. Les résultats de l'enquête confirment d'ailleurs cette dimension. L'omniprésence des réseaux sociaux (97 répondants) constitue un préalable essentiel, et près de la moitié des enquêtés (47 sur 112) déclarent modifier au moins parfois leurs mots pour éviter la modération, attestant du caractère intentionnel et adaptatif de ces usages.

Toutefois, la nature de l'autorité à laquelle répond l'*algospeak* introduit une différence majeure. Historiquement, l'argot s'est développé en réaction à des autorités humaines identifiables (institutions, groupes dominants), dont les attentes normatives étaient relativement prévisibles. L'*algospeak*, en revanche, se confronte à une autorité algorithmique invisible, perceptible uniquement par ses effets sur la visibilité des contenus. Les utilisateurs apprennent à anticiper les sanctions en repérant certains indices. 104 répondants sur 112 déclarent estimer que certains contenus sont davantage surveillés, et 96 attribuent les décisions de modération

[16] Orthographié de différentes manières, « kayakobémé » a été inventé par Anthony Sirius en 2024 ; il s'agit d'un néologisme semblablement improvisé devenu un mème viral. Sans réelle traduction, il véhicule néanmoins un sous-entendu sexuel clair dans le contexte.

principalement aux algorithmes (contre 55 aux humains et 41 aux deux), ce qui confirme l'identification d'une autorité algorithmique comme importante.

Cette opacité transforme le rapport à la norme. Là où l'argot traditionnel évoluait avec des frontières relativement stabilisées, l'*algospeak* évolue dans l'incertitude, les règles autoritaires étant mouvantes et variables selon les plateformes. La créativité linguistique apparaît dès lors comme un moyen de gestion du risque, liée à une prudence discursive accrue. L'utilisateur ne peut pas savoir si son contenu va être bloqué (ou supprimé, etc.), mais choisit l'*algospeak* comme moyen stratégique par anticipation.

Cette incertitude générale est corroborée empiriquement : parmi les répondants ayant subi une modération, une majorité (64 contre 24) indique ne pas en connaître les raisons. Les réponses ouvertes oscillent entre motifs identifiables (insultes, contenu sexuel, discrimination) et explications floues (« ça ne plaît pas »[17], « aucune idée »), confirmant le caractère difficilement prévisible de la possible sanction.

Ceci n'exclut pas pour autant, de nos observations d'argotologue, une dimension communautaire. Comme l'argot de manière générale, l'*algospeak* repose sur une compétence partagée et une connivence linguistique distinguant initiés et non-initiés. Comprendre ces formes demande de connaître les sujets sensibles et les stratégies langagières techniques de contournement. 93 répondants sur 110 déclarent comprendre « toujours » ou « souvent » ces formes, et seuls 2 indiquent ne jamais les comprendre. Par ailleurs, 93 répondants estiment qu'elles sont surtout comprises par les jeunes, ce qui renforce l'idée d'une socialisation linguistique située. L'*algospeak* fonctionnerait ainsi comme un marqueur d'appartenance à une communauté d'usagers familiers des réseaux sociaux et de leurs règles implicites, au sein de laquelle prennent également place des références culturelles partagées (par exemple autour de figures comme le basketteur LeBron James, mobilisées par paronymie ; « branler » en verlan [lebrã]). Si 46 répondants déclarent utiliser ces formes pour éviter la censure, 43 indiquent le faire parce que « tout le monde les utilise » et 37 parce qu'elles sont « amusantes ». L'*algospeak* apparaît ainsi investi comme pratique identitaire et ludique, contribuant à sa diffusion et à sa banalisation, y compris hors des plateformes publiques (37 répondants déclarent les utiliser en messages privés).

Si l'*algospeak* peut ainsi être appréhendé comme une pratique située socialement et identitairement, il se caractérise également par le fait qu'il évolue rapidement. L'instabilité des formes est au cœur de son fonctionnement.

5.2. Pour une exploitation longitudinale du néologisme algogique

Selon Marcellesi, l'étude des néologismes « doit prendre en compte l'ensemble de la situation de production » (1974 : 95). Dans le cas de l'*algospeak* originel, les mots disparaissent souvent dès qu'ils deviennent trop visibles ; cette instabilité constitue sa propre propriété d'existence néologique : l'offuscation.

[17] Nous citons désormais les répondants, à chaque guillemets établis.

On connaît la temporalité fluctuante du néologisme (Sablayrolles & Pruvost, 2019 : 34), la labilité des pratiques argotiques contemporaines (Sourdot, 2002). Dans le cas de l'*algospeak*, ce phénomène est d'autant plus marqué. Les systèmes de modération changent en permanence. Quand un mot devient trop visible ou lié à un contenu sensible, il cesse de contourner l'algorithme et doit être remplacé. L'obsolescence des algogismes est donc anticipée comme une issue probable. Ils répondent à un besoin pragmatique immédiat (garantir alors la visibilité) et leur caractère éphémère constitue l'une des propriétés. Le lexique est à penser en ce sens comme un flux en perpétuelle reconstruction. Cette dynamique est directement corroborée par les résultats de l'enquête : la perception de la durabilité des mots codés est variable, mais majoritairement orientée vers l'idée de temporalité brève. Une majorité des répondants (74) considère en effet ces formes comme temporaires, 29 les jugent dépendantes du contexte.

Brefs, parfois avortés, certains algogismes peuvent tout de même dépasser leur fonction initiale de contournement algorithmique et connaître une circulation plus importante, selon les enquêtés, et ce type de circulation rend difficile l'identification de l'origine exacte des formes. À la question portant sur le devenir des mots lorsqu'ils deviennent trop connus, une majorité des répondants indique qu'ils sont remplacés (57 réponses), qu'ils perdent leur efficacité (43), voire qu'ils deviennent « normaux » (70).

La perte d'opacité apparaît ainsi comme une limite dans le cycle de vie de ces éléments. Ils deviennent identifiables, et cessent alors de remplir leur fonction de contournement : ils évoluent. C'est dans ce moment que leur statut se transforme : d'outils pragmatiques situés, ils peuvent devenir des formes de parlers ordinaires. L'*algospeak* actuel apparaît dès lors comme une zone de transit néologique susceptible d'alimenter le lexique contemporain, et cette idée est renforcée par les réponses qualitatives qui mettent en évidence des différences dans la stabilisation des formes. Certains mots sont perçus comme liés à des effets de mode ou à des « *trends* », tandis que d'autres peuvent « s'incruster dans le vocabulaire contemporain », le « vocabulaire courant », et les enquêtés parlent alors de l'intégration de leur usage « dans la vie de tous les jours ». Si leur majorité perçoit ces transformations comme une altération (appauvrissement, vulgarisation, éloignement de la norme), d'autres y voient au contraire un processus d'enrichissement ou de création (« nouveaux mots », « nouveaux registres », « la langue évolue »). Cette ambivalence se trouve condensée dans une formulation particulièrement éloquente d'un répondant : « On finira par inventer une langue à ce rythme-là, ça s'appellera le Frantok ».

Mais nous souhaitons ici proposer de dépasser une lecture binaire (pauvreté *versus* richesse, éphémère *versus* durable) du phénomène. À cette étape de notre travail, il nous semble dès lors pertinent de proposer de penser les algogismes néologiques à partir du *continuum* suivant.



Figure 1. Proposition de *continuum* des algogismes néologiques

Nous pouvons ainsi distinguer deux pôles au sein de ce *continuum* que nous permet de penser notre cadre de travail de l'école argotologique. D'un côté, des algogismes à dominante jargonnière, dont la fonction est avant tout pragmatique : ils sont produits pour répondre à une contrainte immédiate (contourner la modération) et non pour générer un effet ludique (c'est surtout le cas, par exemple, des pratiques des journalistes ou influenceurs). De l'autre, des algogismes à dominante argotique, plus poreux, plus susceptibles d'être réinvestis dans des usages expressifs, identitaires. Cette distinction permet de penser le passage d'une forme strictement instrumentale à une forme socialement appropriée. Toutefois, lorsque des algogismes initialement jargonniers se diffusent dans le langage oral quotidien, les enjeux se déplacent. Hors du contexte numérique, cela engage en effet des transformations qu'il devient nécessaire de décrire et de problématiser du point de vue sociolinguistique car c'est à ce moment, selon nous, que se reconfigurent des rapports de pouvoir que ces formes contribuent à masquer ou à normaliser ; comme le souligne Prévost (2022) :

> Si les mots de l'algorithme, portés sans le vouloir par une classe littéralement définie par sa capacité d'influence – les "influenceurs" –, passent dans le langage IRL (comme ceux du lolspeak avant eux) par un processus appelé accommodation linguistique, si l'on entend un jour des adolescent·es utiliser "SA" à la place du terme "agression sexuelle" dans la rue, ce rapport de pouvoir achèvera d'être normalisé. Et c'est là que ça devient inquiétant.

5.3. Enjeux éthiques du cryptage algorithmique

La modération automatique vise (théoriquement) à protéger les publics, mais elle ignore souvent le contexte d'énonciation et les intentions discursives. Les stratégies d'*algospeak* apparaissent ainsi comme des réponses adaptatives à une régulation « à l'aveugle ». Or, cette adaptation a un coût : elle pousse les utilisateurs à reformuler des réalités violentes ou traumatiques avec des termes adoucis, ce qui peut en diminuer l'impact symbolique.

L'analyse du questionnaire permet d'éclairer empiriquement ces enjeux en mettant en évidence la manière dont les usagers perçoivent les effets de ces substitutions lexicales. Les données confirment d'abord que l'*algospeak* concerne surtout des sujets sensibles : sexualité (94 réponses), violence (79), drogues (57) ou harcèlement (51). Ces résultats montrent que les stratégies de contournement s'appliquent évidemment prioritairement à des réalités socialement et émotionnellement chargées.

Remplacer des expressions explicites n'est pas sans effet sur la portée symbolique des discours. En imposant des stratégies d'évitement lexical, la modération algorithmique agit directement sur la représentation du signifié et sur la force pragmatique des énoncés.

Elle fonctionne comme un filtre non seulement sur ce qui peut être dit, mais aussi sur la manière dont cela peut être pensé. La répétition de ces contournements pourrait ainsi instaurer des habitudes discursives tendant à naturaliser ces formes, au point de rendre la nomination directe socialement risquée ou perçue comme inappropriée. Cette transformation apparaît notamment dans les discours de prévention, eux aussi filtrés.

Les réponses qualitatives mettent en évidence la coexistence de deux tendances. D'une part, certaines d'entre elles montrent clairement que la dissimulation vise avant tout à éviter la censure, notamment dans des domaines comme la sexualité ou les drogues. D'autre part, un autre ensemble de réponses révèle plutôt une volonté d'atténuation « pour leur bien », comme si l'objectif affiché des dispositifs de modération automatique (à savoir la protection) avait été accepté et intériorisé par les usagers eux-mêmes. Ceux-ci semblent ainsi éviter d'affronter le mot dans sa réalité, dans la mesure où penser le mot revient aussi à penser la réalité qu'il désigne. Cette atténuation se retrouve surtout sur des sujets comme le suicide ou le mal-être, où il s'agit moins d'échapper à la censure que de contourner la charge émotionnelle, voire, selon les termes d'un répondant, de « rendre moins violent le vocabulaire ». Cette distinction met ainsi en lumière deux stratégies complémentaires : éviter la censure (finalité technique) et éviter le choc (finalité sociale). L'ambivalence du cryptage algorithmique apparaît ici. D'un côté, il constitue une condition de possibilité de la prise de parole dans des espaces fortement régulés ; de l'autre, il peut produire une forme de désactivation discursive en affaiblissant la capacité des mots à nommer clairement les réalités. Ce trouble s'accentue quand certaines formes sont perçues comme ludiques ou créatives (cf. 3.1.), alors même lorsqu'elles concernent des sujets émotionnellement chargés. Le décalage entre la gravité du référent et la légèreté apparente de certaines substitutions peut ainsi produire des effets de banalisation involontaire. Nous pensons notamment à l'utilisation de 🩶 pour désigner le viol. Des créateurs de contenu (*Zuck Got Me For*) alertent depuis plusieurs années sur les effets de cette régulation indirecte du langage, soulignant que :

> la liberté de s'exprimer et de réfléchir à la culture et à la politique à travers du texte et des images sur Instagram semble être un droit digne lorsqu'on abandonne ses données et son âme à Mark Zuckerberg.

Condition de possibilité de la prise de parole, les algogismes à dominante jargonnière dans ces discours professionnels participent ainsi simultanément à une transformation des pratiques de nomination, rappelant que nommer le réel constitue toujours un acte discursif à portée symbolique et politique (Siblot, 1997).

Ce décalage est d'autant plus significatif que la compréhension de ces formes repose sur une compétence partagée mais socialement située (cf. 3.1.). Une distribution inégale de cette compétence peut produire des effets d'opacité sélective : certains contenus deviennent lisibles pour un groupe d'initiés tout en échappant à d'autres publics, voire aux dispositifs de régulation eux-mêmes[18].

[18] À l'inverse, une posture de rejet peut apparaître (« AI;DR » : « IA, pas lu »), consistant à refuser l'interprétation de contenus perçus comme générés par l'Intelligence Artificielle.

Le cryptage algorithmique pourrait ainsi constituer un vecteur de normalisation linguistique, dont les effets à long terme sur les représentations sociales et les effets psychologiques restent à analyser. À ce sujet, une étude récente sur le discours du suicide et de l'automutilation (Schock et al., 2025) indique ainsi que beaucoup de ces contenus nuisibles sont encouragés par l'utilisation des algogismes :

> Les résultats constituent des preuves préliminaires suggérant que les vidéos utilisant l' « algospeak » contiennent davantage de contenus nuisibles liés au suicide ou à l'automutilation que les vidéos utilisant un langage conventionnel (non algospeak).

Une enquête menée par *Amnesty International* (2025) sur *TikTok* va également dans ce sens en montrant que des adolescents exposés à des contenus liés à la détresse psychologique peuvent accéder, par l'intermédiaire des algogismes, à des publications évoquant ces sujets sans être redirigés vers des dispositifs de soutien.

L'ensemble de ces analyses permet dès lors de revenir sur la question initiale et d'en proposer une synthèse. Il s'agit, en conclusion, de dégager les principaux apports de cette étude et d'envisager les perspectives qu'elle ouvre.

6. Conclusion

Cette recherche propose de définir l'*algospeak* dans le contexte francophone, en s'appuyant explicitement sur les travaux en néologie et en argotologie, et met en évidence le rôle des contraintes algorithmiques dans la production du langage. En réalité, l'émergence de l'*algospeak* premier invite à repenser les modèles classiques de la communication à l'aune de la surveillance algorithmique. Le schéma de Jakobson (1960) est en effet reconfiguré par l'introduction d'un tiers non humain qui filtre et régule les énoncés, rendant le code moins transparent et le dialogue plus fragile.

L'*algospeak* ne constitue pas une rupture radicale avec les pratiques langagières antérieures, mais une nouvelle configuration contemporaine de mécanismes argotiques et jargonniers connus, notamment de la fonction cryptique. Les procédés mobilisés ne sont pas fondamentalement nouveaux ; ce qui change, ce sont les conditions techniques qui les encadrent. L'algorithme agit comme une autorité invisible, sanctionnant selon des règles probabilistes plutôt qu'humaines. Les utilisateurs modifient leur langage pour anticiper les sanctions (parfois potentiellement inutilement), faisant de l'*algospeak* une forme de cryptage contemporain, prolongeant les fonctions de l'argot et du jargon.

Cette transformation confirme la pertinence des outils de l'argotologie pour analyser les discours numériques contemporains. Le sens dépend de signes graphiques, visuels, sonores et contextuels, reposant sur une compétence technosémiotique partagée. L'*algospeak* change notre façon de penser les néologismes : l'obsolescence rapide des formes est ici une ressource stratégique, compréhensible tant qu'elle reste partagée collectivement. L'analyse linguistique doit ainsi se concentrer sur les trajectoires, les conditions d'apparition et de disparition, en somme : les ajustements continus du lexique à son environnement technique. Nous avons notamment proposé

un *continuum* des algogismes à cet effet. Nous soulignerons qu'il nous faudrait plutôt, désormais, parler des algogismes plus actuels comme des réalisations à dominante ludique plutôt que pratiques – nous souhaiterions pour cela interroger l'actualité des modalités de modération dans une prochaine analyse, par exemple.

L'*algospeak* initial, tel que nous l'avons décrit, soulève enfin des enjeux éthiques majeurs : il permet de s'exprimer sur les plateformes, mais peut aussi rendre banales des réalités graves. La substitution répétée de formes cryptées à des termes explicites infléchit la nomination du réel et transforme progressivement les normes discursives, surtout lorsque des formes de type algogique pur sont produites hors contexte de contrainte algorithmique.

Nous finirons par souligner que cette étude a été conçue principalement dans un objectif théorique, afin de fournir un socle permettant de prolonger l'analyse vers chacune des thématiques abordées : procédés lexicogéniques, temporalité des formes, sémiotique implicite, enjeux éthiques, circulation des pratiques… Elle prépare aussi le terrain pour des recherches comparatives dans d'autres contextes culturels.

Bibliographie

Aleksik, A. (2025). *Algospeak: How Social Media Is Transforming the Future of Language*, New York : Knopf.

Amnesty International (2025). Plongée dans l'algorithme de TikTok France : nos révélations. https://www.amnesty.fr/actualites/plongee-dans-l-algorithme-de-tiktok-france-rapport/ [10/01/2026].

Anis, J. (2003). Communication électronique scripturale et formes langagières : S'écrire avec les outils d'aujourd'hui. In *Réseaux humains, réseaux technologiques*, Collection « Documents, Actes et Rapports pour l'Éducation », CNDP.

Bateman, J., Thompson, N. & Smith, V. (2021). How Social Media Platforms' Community Standards Address Influence Operations. https://carnegieendowment.org/research/2021/04/how-social-media-platforms-community-standards-address-influence-operations [12/12/2025].

Calhoun, K., Fawcett, A. (2023). "They Edited Out her Nip Nops": Linguistic Innovation as Textual Censorship Avoidance on TikTok. *Language@Internet, 21*, pp. 1–30.

Crystal, D. (2006). *Language and the Internet*, 2e édition. Cambridge: Cambridge University Press.

Fillies, J. & Paschke, A. (2024). Simple LLM based Approach to Counter Algospeak. In *Proceedings of the 8th Workshop on Online Abuse and Harms (WOAH 2024)*, Mexico City, pp. 136–145.

François-Geiger, D. (1989). *L'argoterie. Recueil d'articles*. Paris: Sorbonnargot.

Gensane, A. (2026). Les emprunts aux langues étrangères appauvrissent-ils les pratiques linguistiques des jeunes ? *The Conversation*, https://theconversation.com/les-emprunts-aux-langues-etrangeres-appauvrissent-ils-les-pratiques-linguistiques-des-jeunes-276216 [05/03/2026].

Gensane, A. (2023). *Analyse de l'imaginaire et de pratiques linguistiques d'adolescents : un phénomène argotique contemporain ?* Thèse de doctorat, Rennes 2.

Goudaillier, J.-P. (2019). *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du Français Contemporain des Cités*, 3e édition. Paris : Maisonneuve et Larose.

Jakobson, R. (1960). Linguistics and Poetics. In T. Sebeok (éd.), *Style in Language*. Cambridge, pp. 62–93.

Klinkenberg, J.-M. (2000). *Précis de sémiotique générale*. Paris : Points.

Laugée, F. (2021). Interview de Romain Badouard : Les enjeux de la modération des contenus sur le web. *La Revue européenne des médias et du numérique*, *59*.

Leal-Arenas, S., Corizzo, R. (2024). Assessing the Impact of Algospeak on Sentiment Analysis Models. *IEEE Digital Platforms and Societal Harms (DPSH),* pp. 1–7.

Lorenz, T. (2022). Internet 'algospeak' is changing our language in real time, from 'nip nops' to 'le dollar bean'. *The Washington Post*.

Marcellesi, C. (1974). Néologie et fonctions du langage. *Langages*, 36, pp. 95–102.

Moskal, M. & Supernak, N. (2026). Algospeak examples collected on TikTok accompanied by their decoded meanings (March 2023–August 2024). https://www.researchgate.net/publication/399552806_Algospeak_examples_collected_on_TikTok_accompanied_by_their_decoded_meanings_March_2023-August_2024 [12/12/2025].

Napieralski, A. & Gensane, A. (2025). Rap et néologie verbale : exploration des procédés lexicogéniques dans un corpus français contemporain. In R. Mudruchová & A. NAPIERALSKI (éd.), *La Néologie du verbe*, *Écho des études romanes*, 21(1–2), pp. 141–157.

Office Québécois De La Langue Française (s.d.). Dilogie, *Grand Dictionnaire Terminologique*. https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/fiche-gdt/fiche/26542617/dilogie [11/02/2026].

Prévost, T. (2022). Algospeak : les influenceurs, bilingues en censure automatisée. https://www.arretsurimages.net/chroniques/clic-gauche/algospeak-les-influenceurs-bilingues-en-censure-automatisee [12/12/2025].

Sablayrolles, J.-F. (2017). *Les néologismes : créer des mots français aujourd'hui*. Paris : Garnier.

Sablayrolles, J.-F. & Pruvost, J. (2019). *Les néologismes*. Paris : PUF.

Schock, B. E., Kuraner, S., Westphal, M. & Bonanno, G. A. (2025). How 'Algospeak' Is Changing Online Discourse on Suicide and Self-harm: A Pilot Study. *Traumatology*, 32(3), pp. 519–522, https://doi.org/10.1037/trm0000581

Siblot, P. (1997). Nomination et production de sens : le praxème. *Langages*, 127, pp. 38–55.

Sourdot, M. (2002). L'argotologie : entre forme et fonction. *La linguistique*, 38/1, pp. 2–26.

Steen, E., Yurechko, K. & Klug, D. (2023). You Can (Not) Say What You Want: Using Algospeak to Contest and Evade Algorithmic Content Moderation on Tiktok. *Social Media + Society, 9*.

Van Der Nagel, E. (2018). 'Networks That Work Too Well': Intervening in Algorithmic Connections. *Media International Australia*, 168(1), pp. 81–92.

Zuk Got Me For (s.d.). https://zuckgotmefor.wixsite.com/zuck/about [12/12/2025].